

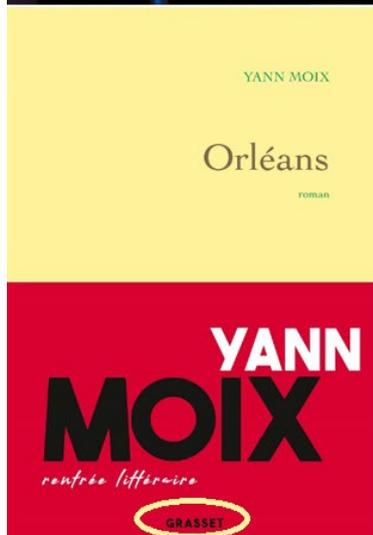
# Les prix littéraires en France

## Critiques, fanfreluches et mode d'emploi

### Grassegements et Gallimardises

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire XX, *Made in France*

par Damien Taelman©, 29 Janvier 2020



Le 25 janvier 2020, dans *De quoi j'me mêle*, mis en scène sur C8 par le bienveillant et mal-vieillissant Éric Naulleau (et produit par l'affligeant Cyril Hanouna, chef abruti du PAF — Paysage de l'Abêtissement Français), Yann Moix, pâle paon de la basse-cour Grasset, a fait une critique à la noix de la dernière bluette de Freddy Beigbeder publiée à la même enseigne clignotante : « C'est un livre que je trouve absolument excellent. »...



Moix, antisémite repentit et quinquagénaire au physique d'Adonis incapable de vénérer une femme de mon âge (« *Je ne vais pas vous mentir. Un corps de femme de vingt-cinq ans, c'est extraordinaire. Le corps d'une femme de cinquante ans n'est pas extraordinaire du tout* »), je préfère les jeunes asiatiques au sexe étroit — ce qui m'a valu pour *Orléans*, dans un article du *Point* en août dernier, l'appui de Matzneff, enfileur d'extases juvéniles. Re-Moix tente ensuite d'expliquer la différence entre humour et ironie et termine son laïus par une envolée d'une bêtise époustouflante : « *J'ai toujours trouvé étrange que INRI sur les tombes, Jésus de Nazareth roi des Juifs, ce soit quasiment l'anagramme d'ironie, parce qu'il y a dans le fait de mettre un couronne d'épines au Christ* (la caméra fait un gros plan sur Éric Naulleau qui porte sa main au-dessus de sa propre tête en disant « *C'est du très très haut niveau* ») *quelque chose de moqueur, et le livre est en fait une livre sur la moquerie, sur l'esprit de sérieux au service d'une sorte de pseudo-subversion, que le système a assimilée pour en faire quelque chose d'institutionnel, et tout-à-coup on se retrouve avec cette ironie perpétuelle et obligatoire, qui s'applique à tout le monde et à tout, à toute la réalité, sauf* (il lève son index tel un vieux professeur pédant) *à celui qui la proclame.* » Mais où diable est passé le souffle capable de conquérir montagnes et rivières 氣吞山河 de l'auteur de *Petit déjeuner chez Tyrannie* et d'*Au secours, Houellebecq revient ! ?*

Or Moix, tout comme celui qu'il encense, fait justement partie de ces trop nombreux épigones qui n'ont de cesse de créer le *buzz* avec des déclarations à l'emporte-pièce ou des grands airs fantasques panachés d'allusions culturelles — ces enfumeurs n'ont que ce pi(è)tre moyen pour attirer l'attention sur leurs écrits qui autrement passeraient inaperçus. Il n'y a point de littérature ici, mais des montages dignes d'un vaudeville, des postures, des impostures éditoriales.

Puis Naulleau demande à Beigbeder s'il se retrouve dans l'analyse (!) de Moix. Et l'intéressé s'empresse de répondre « *Ah oui, oui ! Tout à fait, c'est très... c'est cette situation-là que j'essaie de décrire, qui est un enfermement, dont j'ai été moi-même prisonnier, bien sûr.* » *Of course* répondent les insectes qui font *écho* 應聲蟲 ! Plus loin, pour afficher son détachement des cercles mondains dont il était prisonnier et pour qui l'ironie est une seconde nature, Beigbeder ajoute : « *J'ai fait un choix qui était de quitter Paris il y a 3 ans, et donc j'ai arrêté la télévision, la presse, j'ai quitté France Inter et j'ai quitté Canal+, donc effectivement j'ai dû diviser (il lève les yeux au ciel pour mieux calculer... ou mieux préparer son leurre) mon salaire par trois, ou quatre, ou même ne plus avoir de salaire d'ailleurs, donc je vis maintenant de mes livres.* »

Pourtant, il n'a jamais quitté la capitale, au contraire, en 2018-2019 il était partout, même sur les Champs-Élysées à un jet de pavé ou de cocktail molotov de la cantine Le Fouquet :



**Figaret**  
PARIS

*“Figaret & Moi” de Frédéric Beigbeder.*



**FRÉDÉRIC BEIGBEDER  
PASSE LE COL**  
1968-2018 : Figaret fête cette année ses 50 ans. Pour l'occasion, la marque de chemise de luxe a choisi d'inviter Frédéric Beigbeder — fan depuis toujours — le temps d'une collection capsule baptisée *Édition 68*. Au programme ? Cinq cols (rond, long, Figaret, napoléon, droit) et des tissus d'exception (coton triple-efors) blancs ou à rayures contrastées. Du chic, du classique et de l'intemporel, conformément au concept initial du créateur Alain Figaret.

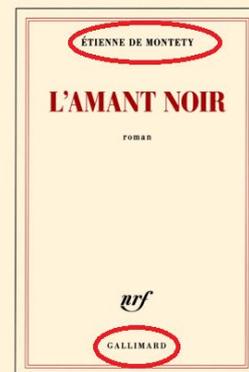
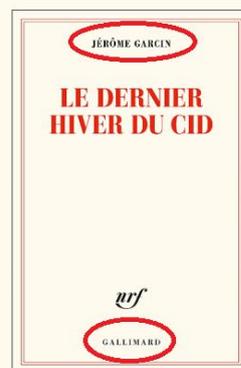
Ainsi que l'annonçait *Figaro Madame* du 28 décembre 2018, Beigbeder n'a pas seulement passé le col « *Figaret & Moi* », il s'est refait une beauté et haussé du col en prêtant sa tronche classique et intemporelle à cette marque de luxe. Le lecteur comprend mieux maintenant pourquoi apparaissait au bas de l'écran, tout au long de son étalage médiatique dans *De quoi j'me mêle*, le bandeau suivant :

**"L'HOMME QUI PLEURE DE RIRE"  
FRÉDÉRIC BEIGBEDER S'ATTAQUE AU MONDE DES MEDIAS**

De fil en aiguille ceci nous permet de comprendre la signification cynique de l'émoji « L'homme qui pleure de rire » — c'est le chèrement cravaté Beigbeder qui rit à en pleurer des cons qui prennent ses performances télévisées et ses couinements pour du cash !

La façon dont les Autorités intellectuelles disent littéralement N'IMPORTE QUOI et survivent à toutes leurs bourdes, avec leur prestige intact — sinon accru ! —, est suffocante. Le plus paradoxal et drôle dans tout cela, c'est que les grands pourfendeurs des médias doivent leur existence aux médias : sans ceux-ci, ils ne seraient rien. (Simon Leys, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes*, Éd. Philippe Rey, 2015, p.17, lettre à Pierre Boncenne).

Beigbeder n'a arrêté ni la télé ni la « critique », il se dandine chez Naulleau et il caresse son *alter ego* en flattant Moix publié par le même *manager*. Plumitif à l'affût des feux de la rampe, il s'est également incliné, le 18 janvier dernier, devant Laurent Ruquier qui en pâmoison s'est couché dans *On n'est pas couché* pour goulûment lui sucer les furoncles et à la va-vite lui lécher les hémorroïdes 吮癰舐痔 : « *Je rêve de vous récupérer depuis un moment (pour son émission Les Grosses Têtes), vous le savez.* » Beigbeder n'a pas arrêté la presse non plus : il chronique dans *Le Figaro* et aussi dans « le magazine des hommes qui pensent à elle »... si elles ont moins de vingt-cinq ans, *Lui*, où dans ces deux médias il peut à son tour concocter des dithyrambes sur les compères et les commères du sérail germanopratin qui l'ont porté aux nues. Et il en va des prix littéraires en France comme de la critique — la maison (d'édition) et les copains d'abord :



**Le 28 janvier 2020, Étienne De Montety, auteur gallimardien infiltré en haut lieu, Grand Timonier gallimardesque au *Figaro Littéraire* et président du jury du prix des Deux Magots, remet ce prix à saint Jérôme Garcin, adoubé gallimardien, Seigneur du Service culturel de l'*Obs*, Grand Manitou de l'émission *Le Masque et la plume* et accessoirement membre du jury du prix Renaudot.**

Si nous passions au peigne fin les liens entre les hurluberlus du jury du prix des Deux Magots, nous ne serions pas au bout de nos nausées. Mais la vie est courte, l'espace nous manque et de toute façon nous savons de quoi il en retourne : il s'agit de ristourne, de plus-value, d'images pieuses et de redondance de Saint-Guy. Sanglé dans sa belle chemise Fingaret toute neuve (blanche ? ou à rayures contrastées ?), Beigbeder ne s'est-il pas tout récemment accordé l'absolution en affirmant que l'attribution du prix Renaudot de l'essai 2013 à l'archange Gabriel Matzneff avait été dictée par la [compassion](#) !!

Or voici une autre preuve de sympathie littéraire à tout crin : Sabine Audrerie, membre du jury 2019 du prix des Deux Magots, offre toutes les garanties d'un conformisme sans failles — elle est passée par l'*Obs* (où officie Garcin), par les éditions de La Table Ronde (Gallimard) et aussi par le *Figaro Magazine*. Dans le journal *La Montagne* du 2 avril 2012 elle déclarait, après avoir reçu le prix Hennessy du journalisme littéraire (dont le jury est composé de journalistes/écrivains qui tels des *crapauds qui ne pensent qu'à manger de la viande de cygne* 癩蛤蟆想吃天鵝肉 s'entrelèchent à en perdre haleine) : « *Je suis toute seule en charge de la rubrique littéraire à La Croix. Rentrée littéraire ou pas, je reçois tous les jours en moyenne 10 livres, ce qui fait plus de 200 par mois. Le tri est complètement subjectif.* »

Merci pour votre franchise, chère Aude en riez, votre costume ne trahit pas la coutume du milieu et vous avez [merveilleusement bien résumé mon propos](#). Vous êtes écrivaine (cette féminisation prend ici tout son sens !), journaliste, chroniqueuse assermenteuse, jurée sans états d'âme et vous êtes aux premières loges pour confirmer noir sur blanc comment s'effectue en douce France le choix des livres dignes d'obtenir une critique élogieuse ou un prix bidon. Bien fol qui s'y fie, il s'agit de tri — de tripotages et de tripatouillages !

## Addenda

« Aujourd'hui, c'est sur les blogs individuels qu'on va chercher le jugement, loin des critiques gourmées de journaux spécialisés, dont certains se sont récemment rendu compte, un peu tard, qu'ils devaient renoncer à un peu de leur habituelle prudence. Le renoncement au débat est le renoncement au sens. Une esthétique ne se construit pas dans l'assentiment béat, mais dans la dialectique et la confrontation. (Pierre Jourde, « Comment la critique littéraire s'est suicidée », in *Les Temps Modernes*, N° 672, Janvier-Mars 2013, p. 45)

« Aux États-Unis, certains quotidiens « interdisent formellement » à leur rédaction en chef de confier la critique d'un livre à quiconque connaît l'auteur, ou a lui-même écrit un ouvrage dont l'auteur aurait précédemment rendu compte, ou, « entretient des liens étroits avec une personne souvent citée dans le livre en question ». Disons que ces consignes, parfois difficiles à respecter, sont chez nous enfreintes dans une impudence tellement joyeuse qu'elle étonne les pays étrangers. » (Serge Halimi, *Les nouveaux chiens de garde*, Éd. Raisons d'agir, 1997, p. 85)

« Il m'est arrivé — une seule fois — d'être membre d'un prix littéraire, dont le montant était, si j'ai bonne mémoire, dix mille francs. J'ai pu, à cette occasion, observer les extravagantes coulisses de la gendeleterie et voir mijoter les plats les plus bizarres de la cuisine littéraire. Tout d'abord, je reçus, non sans surprise, une lettre d'un autre membre du jury me demandant expressément de donner ma voix à sa femme qui, sous un pseudonyme, présentait un roman à nos suffrages... Il [l'époux de la dame] dit que le roman présenté est de sa femme, mais, entre nous, c'est lui-même qui l'a écrit, me confia un confrère. Ce cher ami a actuellement de gros besoins d'argent. Je voterai pour lui... le jury se mit assez aisément d'accord sur le nom du candidat qui, l'année suivante, remporterait brillamment le prix et dans le plus grand secret un roman fut donc commandé à un jeune écrivain de mérite, avec la promesse expresse du couronnement ! » (*Le Canard Enchaîné* n° 1015, 11 décembre 1935, in Jean Galtier-Boissière, *Le Canard Enchaîné, Chroniques 1934-1937*, Éd. du Lérot, 2018, p. 233.)

« Le conflit d'intérêt est une spécialité bien française qui a fini par devenir très voyante. Le critique du *Figaro* encense le juré du Goncourt, lui-même directeur littéraire chez Grasset, qui fait l'éloge du dernier roman du chroniqueur du *Point*, etc. Dans certains suppléments littéraires qui faisaient référence, les choses avaient pris de telles proportions qu'on faisait sans vergogne, à un rythme quasi hebdomadaire, l'éloge lyrique de certaines de ces personnalités et de leurs relations les plus proches. » (Pierre Jourde, *op. cit.*, p. 36)

« Les conditions d'une véritable indépendance font défaut à la critique française contemporaine, à quelques exceptions près. On s'éviterait beaucoup d'articles de complaisance si les critiques renonçaient à commenter des auteurs appartenant à la même maison d'édition, ou dirigeant des collections publiant leur œuvre, ou appartenant à des jurys de prix littéraires pour lesquels ils sont en compétition, ou possédant un intérêt quelconque dans le journal où paraît l'article. » (Pierre Jourde, *op. cit.*, pp. 36-37)

« Surtout ne pas dire de mal non seulement d'un homme important, qui peut orienter votre carrière, mais également d'un confrère, et en général de quiconque, on ne sait jamais. [...] Il n'y a pas assez de place pour parler des mauvais livres. C'est une perte de temps. Nous avons choisi de n'évoquer que les bons livres. Combien de fois n'a-t-on pas entendu l'argument dans la bouche d'un journaliste littéraire. Toute critique doit être une critique d'« accompagnement ». Le résultat de ce « choix », on s'en aperçoit à chaque rentrée littéraire, où on ne commente en boucle que quelques ouvrages sur des centaines. [...] Le panurgisme critique, sous-ensemble du panurgisme journalistique, enlève toute signification au refus de la critique négative. » (Pierre Jourde, *op. cit.*, pp. 37, 44 et 45)